

Par-dessus tout, je préférais les voyages à Korça, non seulement en souvenir du rôle d'Afroviti, originaire de cette ville, mais surtout parce que ma mère y était née. Je ne réservais jamais d'hôtel ; remplie de souvenirs et de nostalgie, je me dirigeais vers

LA DEMEURE DES GRANDS-PARENTS,

située dans une des nombreuses petites ruelles de la ville, pavées entièrement de pierres qui descendaient de la montagne jusqu'au boulevard et continuaient en ligne droite après avoir croisé l'asphalte. D'autres ruelles horizontales les traversaient à intervalles réguliers ; ainsi, l'ensemble de la ville dessinait un carré découpé en d'autres carrés plus petits, alors que le grand boulevard au milieu ressemblait à un fleuve. Des deux côtés des ruelles s'élevaient des maisons, les unes plus belles que les autres, construites par des maîtres maçons célèbres dans toute l'Albanie. La tradition voulait que deux grandes pierres plates soient posées à gauche et à droite de chaque porte, afin que les femmes s'y assoient et discutent entre elles, l'étroitesse des ruelles permettant de parler à la voisine d'en face tout en tricotant, sans élever la voix.

La ville de Korça était connue autant pour ses commérages et sa maçonnerie que pour ses travaux de couture et sa propreté ; le nettoyage des ruelles, loin d'être une affaire publique, constituait le devoir de chaque bonne ménagère, qui soignait son bout de pavé devant la porte avec la même attention que les pièces à l'intérieur de la maison. Et parfois même les femmes mettaient plus d'énergie à frotter dehors que dedans, pour ne pas être traitées de souillons. De génération en génération, chaque ruelle était répartie en zones de nettoyage, qui représentaient une source de fierté ou de honte. Une pierre plus visible que les autres, plus grande, plus claire ou plus foncée, servait de frontière d'honneur. J'avais toujours l'impression que mes prédécesseurs s'étaient trompés de quelques mètres, tant notre part de ruelle à nettoyer me semblait immense. Mais grand-père ripostait que cela dépendait de la grandeur de la maison.

La nôtre avait deux étages, un entresol et un immense jardin. Grand-père l'avait reçue en cadeau de noces de la part de son frère, émigré en Amérique dès avant la Deuxième Guerre mondiale. Placée près de la montagne, la maison nécessitait constamment la présence d'un chien, car les loups, tenaillés par la faim en hiver, descendaient régulièrement jusqu'au boulevard. Grand-père jurait qu'il en avait tué un avec une hache dans la cour, deux jours après la mort de son berger allemand. Il paraît que le loup évite les habitations qui sentent l'odeur du chien, et dans La Demeure des Grands-Parents, cet animal occupait une place

inestimable. Je pensais que l'histoire des loups constituait seulement une excuse, et que la vraie raison tenait à l'amour insolite des habitants pour les animaux.

Chiens et chats erraient dans la cour, montaient l'escalier qui menait au salon, passaient la belle porte en bois garnie de gravures, se couchaient dans les chambres spacieuses ; ensuite ils gravissaient les marches en spirale pour atteindre l'étage supérieur où un autre salon muni de grandes fenêtres offrait une vue incomparable sur la montagne et sur les toits des maisons proches, moins hautes que la nôtre. Les animaux descendaient aussi à l'entresol, transformé en cuisine à cause de sa fraîcheur en été et de sa chaleur en hiver. Tous les citoyens de Korça avaient l'habitude d'embellir cette pièce partiellement enterrée pour en faire un lieu exotique, orné de petits coussins aux couleurs vives et de rideaux blancs cousus à la main ; s'y trouvaient le robinet d'eau, le fourneau à bois, la nourriture et les boissons. Les pièces des étages supérieurs étaient réservées au sommeil et à l'accueil des invités : une preuve vivante de la manie de la propreté des habitants de Korça !

Ils en souffraient tous, excepté ma grand-mère, Marietta. Normal : elle venait d'ailleurs. Grand-père l'avait dénichée en Grèce alors qu'elle n'avait pas plus de dix-sept ans. Sa sœur jumelle venait de se jeter par la fenêtre, et Marietta avait tout de suite accepté la demande en mariage d'un étranger, seul moyen de quitter des lieux où il lui était impossible de continuer à vivre seule. Elle est donc venue en Albanie, à Korça. Elle a aimé la maison, ce beau cadeau de mariage. Les chambres spacieuses, les grandes fenêtres, les portes en bois et surtout les dessins qui les ornaient lui donnaient l'impression d'avoir trouvé un lieu agréable pour mourir. Dans le noir, elle parlait régulièrement à sa sœur, au grand désespoir de son époux. Dès leur nuit de noces, Marietta l'avait averti : s'il faisait des choses "sales", elle se jetterait par la fenêtre. Mais elle ne s'est pas suicidée ; à cheval entre le monde des fantômes et la vie réelle, et en dépit des "saletés" du mariage, Marietta a continué à vivre dans cette ville étrangère, en essayant de s'y faire une place.

Elle ne ressemblait guère aux femmes de Korça ; elles étaient propres, et ma grand-mère, sale ; elles vénéraient la couture, et grand-mère ne savait même pas coudre un bouton ; elles s'adonnaient aux cancans avec plaisir, alors que le discours de grand-mère restait symbolique et bref, même après son apprentissage de l'albanais, lacunaire et approximatif. Et pourtant, toutes les femmes de Korça n'avaient d'oreille que pour elle. Ma grand-mère Marietta régnait sur la ville. Elle recevait des cadeaux somptueux. Dès son entrée dans quelque boutique, les acheteurs se déplaçaient afin que grand-mère soit servie en premier, lui évitant de faire la queue. En opposition avec toutes les vertus que célébraient les citoyens de Korça, étrange et étrangère, elle disposait d'un don inquiétant et admiré par tous : prédire l'avenir. Les gens la gâtaient et la craignaient. Elle errait dans les rues de la ville, altière et inaccessible : ses yeux bleu foncé perçaient l'âme humaine et y laissaient des traces de cendres. Grand-

père gémissait : il avait voulu une femme, mais le destin lui avait procuré une sorcière !

Quel tourment de passer ses nuits avec elle ! Si toute femme normalement constituée se réjouit de se trouver à côté d'un homme plein de désir, Marietta ne tolérait que très rarement l'acte sexuel, et seulement à contrecœur, après disputes et pleurs. Habitante d'un autre monde, elle maudissait son mari qui la contraignait à commettre le pire. De plus, le sort la punissait : chaque fois que grand-père couchait dans le lit de sa femme, un enfant naissait neuf mois plus tard. Une bouche de plus à nourrir, et une parcelle de liberté en moins !

Contrairement à toutes les femmes de Korça, dévouées à leurs enfants, grand-mère oubliait les avoir mis au monde chaque fois qu'elle partait au marché. En vraie petite fille, elle achetait plein de sucreries, parlait avec des inconnus, écoutait la musique des vagabonds et, de retour à la maison, trouvait un homme qui s'occupait tant bien que mal du bébé âgé d'à peine quelques mois. Il lui en voulait chaque fois d'être partie si longtemps ! Elle ne comprenait pas. Le monde des humains lui restait inaccessible. Le royaume des femmes de Korça, fait de ménage, d'enfants à élever et de ragots, lui paraissait une tombe ouverte. Elle s'évadait dans la montagne parmi les arbres et les loups qui, disait-elle, la regardaient avec leurs yeux étincelants, compréhensifs.

Grand-mère ne craignait pas les animaux sauvages ; les gens, elle les méprisait. Avec quel dédain elle tournait la tête vers la personne qui s'étonnait de la surprendre en train de parler dans le vide – cette créature incapable d'apercevoir le fantôme lui annonçant une nouvelle importante. Peut-être n'existaient-ils pas, ces fantômes, mais leurs prédictions se réalisaient toujours ! Malgré son scepticisme et son esprit terrien, même grand-père fut obligé de croire à l'incroyable. Quand Marietta prévoyait un chèque de son beau-frère américain, grand-père se levait de bonne heure et attendait le facteur, assis sur une des pierres plates de la porte d'entrée. Déçu jusqu'au plus profond de son âme par l'épouse, il ne le fut jamais par la voyante.

Sa seule aptitude "humaine", excepté la faculté de langage, demeurait la préparation de mets délicieux. Si elle détestait le nettoyage de la maison et la lessive, si prendre soin des bébés ne l'exaltait pas du tout et si coucher avec un homme la tourmentait, grand-mère adorait cuisiner ; d'ailleurs, elle était très gourmande. Grande, fine et gourmande. Par sa constitution physique, elle représentait un chef-d'œuvre de la nature, et bien que lui manquassent tous les instincts maternels, son lait s'apparentait à un breuvage magique : selon grand-père, chaque fois qu'un de leurs bébés tombait malade, il lui suffisait de téter quelques gouttes du nectar maternel pour guérir miraculeusement.

Elle a mis au monde huit enfants. Le premier était un garçon, suivi de sept filles. L'aînée, lasse des travaux ménagers et du rôle de nurse dès sa plus tendre enfance, a profité de la guerre pour quitter la maison à quatorze ans ; elle a rejoint les partisans, et s'est ensuite mariée à Tirana. C'est donc la seconde fille, ma mère, qui a pris le rôle de maîtresse de maison : elle a élevé toutes ses sœurs,

qui se suivaient à un an d'intervalle. Ma grand-mère avait beau paraître surhumaine, les lois de la nature ne l'épargnaient pas ! Durant la grande famine des années trente, elle était enceinte. La Deuxième Guerre mondiale a éclaté, et l'a trouvée enceinte. Quand la République populaire albanaise s'est formée, grand-mère attendait un enfant. Mais après le huitième, elle a enfin obligé leur géniteur à respecter son vœu datant du premier jour de leur mariage : ne plus la toucher.

Débarrassée ainsi du poids du mari, elle s'est adonnée entièrement au seul métier qui l'intéressait : la divination. Elle lisait l'avenir dans le marc de café, les lignes de la main et les cartes ; dès le petit matin, une foule de gens faisait la queue devant sa porte. Depuis son lit, grand-mère jetait un coup d'œil à la fenêtre, et si la mauvaise humeur s'emparait d'elle, une de ses filles avisait les visiteurs de revenir le lendemain. Obéissante, la foule se dispersait pour se rassembler devant La Demeure des Grand-Parents à la même heure, un jour plus tard. Marietta recevait dans une des chambres du rez-de-chaussée, prévue à cet usage ; les clients la payaient selon leurs envies, et leurs possibilités. Elle n'avait pas de prix fixe, mais ne prédisait jamais rien gratuitement.

Une seule fois dans sa vie grand-mère a transgressé ce principe – à l'époque de la lutte contre les influences étrangères, dans les années mille neuf cent soixante-dix. Les églises et les mosquées avaient été détruites ; les puristes s'en prenaient aussi aux guérisseuses, voyantes et autres devineresses. Fini le temps où grand-mère pratiquait son métier en paix, respectée et crainte par toute la ville. Révolue l'ère des cadeaux, tari l'argent recueilli à travers les tasses de café, grâce auquel ses filles avaient toutes terminé leurs études universitaires. On a enjoint grand-mère à arrêter son métier de sorcière, car il constituait une atteinte grave à la morale communiste. Elle a pris cet avertissement à la légère jusqu'au 9 août, le jour où le chef de la police est venu en automobile dans La Demeure des Grands-Parents.

Comme chaque été, je me trouvais à Korça. Je jouais dans la cour en compagnie de ma cousine, Flora. Nous étions en train de nous disputer la balle, quand un grand homme en uniforme a frappé à la porte. Que voulait-il ? À part grand-mère, il n'y avait aucun adulte à la maison ; tout le monde était parti travailler, tandis que grand-père traînait dans les bistros du coin. Le policier a demandé Marietta. Grand-mère est apparue à la porte du salon, avec ses airs de reine.

- Entre, mon enfant, l'a-t-elle invité. Je ne t'ai jamais vu ; tu es le fils de qui ?

Mais l'homme en uniforme ne venait pas pour apprendre son futur.

- Il faut que vous me suiviez au poste de police. Si vous résistez, je serai obligé de vous mettre les menottes, a-t-il dit en sortant l'objet terrifiant de sa poche.

Grand-mère a commencé à bégayer ; pour la première et la dernière fois de ma vie, j'ai vu en elle un être vulnérable ; son accent indélébile s'est aggravé :

- Mais qu'est-ce que j'ai fait ?
- De la voyance, autrement dit agitation et propagande contre le gouvernement.
- Je n'ai rien dit contre le gouvernement, s'est-elle défendue. Tous mes enfants ont fait des études supérieures grâce au régime communiste. Quant à moi, je suis analphabète, car je suis née dans un village capitaliste en Grèce. Mais je souhaite que ma bouche se sèche avant de prononcer un seul mot contre nos dirigeants !

Le policier commençait à se sentir mal à l'aise : quelle tâche ridicule que d'amener une vieille femme, mère de huit enfants, au poste de police, parce qu'elle se prenait pour un prophète ! Il a compris pourquoi aucun de ses subordonnés, originaires de Korça, n'avait eu envie de l'accompagner ; il aurait fait de même dans son village du Nord. Trop difficile de frapper chez son voisin, son cousin ou une connaissance, avec des menottes dans la poche ! C'était d'ailleurs la raison pour laquelle tous les dirigeants de police œuvraient dans d'autres régions que la leur. À la tête des policiers de Korça depuis seulement un mois, le chef ne voulait contraindre personne, sauf par nécessité : il était donc parti seul pour arrêter la vieille, escorté uniquement du chauffeur qui l'attendait dans le véhicule devant la porte. Il avait reçu des ordres, il devait les exécuter.

- J'ai le portrait de notre cher Enver Hodja dans la chambre ; viens le voir. Je le bénis chaque matin : que Dieu lui donne une longue vie ! a chantonné grand-mère.
- C'est défendu de mentionner Dieu ! La religion est un opium pour le peuple !
- Excuse-moi, je suis vieille et ma langue a fourché, mais tous les jours je souhaite du fond du cœur que notre Enver vive et ensoleille notre vie. Et si je dis un mot de travers, il faut me pardonner : je suis âgée et ignorante. Je n'ai pas fait d'études, je n'ai pas eu ta chance, mon fils. Tu as dû être excellent à l'école pour porter ce bel uniforme ! Il te va tellement bien !

Le chef de police s'est contemplé et a souri malgré lui. Grand-mère était entrée dans son rôle. Elle ne bégayait plus, elle reprenait de l'assurance :

- Je t'accompagnerai au poste de police, ne te fais aucun souci. Mais laisse-moi d'abord finir mon café.

Indécis, le chef a commencé à remuer les menottes.

- Je te prépare un café ; j'aurais honte de ne rien offrir à un visiteur aussi important, a murmuré grand-mère avant de disparaître à l'intérieur.

L'homme en uniforme a lâché un soupir et, après nous avoir jeté un regard inexpressif, est sorti prévenir le chauffeur de l'attendre un peu. Ensuite, il a monté l'escalier pour rejoindre grand-mère.

- Je n'ai pas plus de dix minutes, a-t-il précisé d'un ton ferme. Après le café, tu viens avec moi. D'accord ?
- Bien sûr, mon fils.

Et il s'est enfermé avec grand-mère dans la chambre consacrée aux prédictions. Flora et moi, le cœur battant, nous avons pris deux escabeaux pour atteindre les fenêtres, afin de regarder à notre aise. J'exultais : jamais encore je n'avais vu grand-mère à l'œuvre. En deux minutes à peine, elle a placé une tasse pleine de café turc entre les mains du chef policier, tout en lui posant des questions sur son quotidien. Pendant qu'il buvait et répondait par monosyllabes, grand-mère se préparait un café ! Il la regarda d'un œil mauvais, s'étant rendu compte que la vieille avait menti : ce que faisait cette sorcière à son arrivée, il n'en savait rien, mais elle n'était sûrement pas en train de boire son café comme elle le prétendait ! Après avoir avalé le sien en vitesse, il s'est levé en posant sur la table la tasse de porcelaine. Grand-mère l'a prise entre les mains.

- Qu'est-ce que tu fais ? a hurlé le chef.

Flora et moi, nous avons failli perdre l'équilibre sur nos escabeaux, tant il nous a fait peur. Mais pas à grand-mère :

- Puisque tu as cette occasion, pourquoi ne pas en profiter ? Nous sommes seuls, personne ne le saura jamais !
- Je ne veux rien savoir, je veux que tu te lèves et que tu me suives.

Le chef a reboutonné son uniforme pour avoir l'air plus viril, et s'est dirigé vers la porte en ajoutant :

- Si tu ne me suis pas de ton plein gré...

- Je vois ici un vieux chagrin, une blessure qui n'a jamais guéri, a-t-elle répondu calmement en regardant la tasse.

Le chef policier s'est arrêté devant la porte, et sa main qui s'apprêtait à saisir la poignée est restée en l'air. Il s'est retourné vers la voyante :

- Qui est-ce qui t'a dit cela ?
- Mais personne, je ne te connais pas.
- Comment le sais-tu, alors ?
- C'est la tasse de café qui me le dit, a répondu grand-mère, redevenue reine.

Elle s'est tue un instant pour scruter le fond de la tasse :

- Assieds-toi, mon fils.

Flora et moi retenions notre souffle. Accepterait-il de s'asseoir ? Le chef policier a articulé d'une voix tremblante :

- Tu ne le diras à personne, n'est-ce pas ?
- Seulement à la tombe, l'a rassuré grand-mère.

Tandis que le chef s'asseyait sur la chaise, ma cousine et moi avons sauté de joie sur nos escabeaux... et nous sommes tombées à grand bruit. Grand-mère s'est approchée de la fenêtre :

- Mais qu'est-ce que vous faites là, diabolins ! Je vais vous couper les jambes si vous guignez de nouveau à la fenêtre !

J'ai repris mon escabeau, car je ne voulais en aucun cas rater la suite. Mais Flora m'a retenue :

- Nous n'aurons plus de jambes si nous remontons à la fenêtre, je t'assure.

Hésitante, j'ai contemplé mes jambes et me suis imaginé une vie sans elles.

- Mieux vaut ne pas prendre de risque, a insisté Flora, de deux ans ma cadette.
- Elle peut nous remettre les jambes en place, dans le pire des cas, ai-je prononcé en regardant l'escabeau avec détresse.

Mais si Flora me garantissait que grand-mère était capable de nous couper les jambes, elle doutait que l'action inverse puisse se réaliser. Et nous deviendrions deux morceaux de tronc avec des bras, inaptés à se déplacer ; grand-mère regretterait son geste sans pouvoir l'annuler, des larmes amères jailliraient de ses yeux bleus. Nos mamans seraient terrifiées et peut-être ne nous aimeraient-elles plus. Tout le monde nous montrerait du doigt, nous ne pourrions plus aller à l'école et encore moins courir, nous ne pourrions jamais danser... Et Flora s'est mise à gémir. J'ai dû la secouer, lui montrer qu'elle possédait encore ses belles jambes, visibles sous le pantalon court.

Et à ce moment j'ai compris à quel point j'avais été idiot d'avoir écouté ses bêtises. Influencée par cette oie, j'avais irrémédiablement perdu la suite de la séance de prédiction. Qu'était ce grand chagrin dont souffrait le chef policier ? Impossible de poser cette question à grand-mère : selon mes tantes, curieuses et actives en commérages, elle ne se souvenait de rien une fois la voyance terminée. J'ai repris donc mon escabeau, mais il était déjà trop tard. Le chef policier franchissait la porte du salon, le visage rouge, baigné de larmes. Il s'est dirigé vers la fontaine de la cour pour se rafraîchir. Ensuite, sans demander la permission, il a pris un linge qui séchait sur un fil pendu près du pommier et s'est essuyé le visage. Après avoir reboutonné son uniforme, il nous a lancé un regard indéfinissable et a mis le doigt sur sa bouche, afin d'exiger notre silence. Ensuite, il est parti.

Nous l'avons vu à nouveau une semaine plus tard, sans uniforme, et il nous fut très difficile de le reconnaître ; il n'avait pas de chaînes dans ses mains, mais un grand gâteau. Souriant, il nous a saluées chaleureusement et nous a demandé d'appeler grand-mère, qui cuisinait dans l'entresol. Au moment où elle a vu le gâteau, elle s'est réjouie et a ouvert tout de suite le paquet.

- Au chocolat ! s'est-elle extasiée.

Ensuite, elle est redescendue à la cuisine pour en revenir avec un grand couteau. Elle a coupé deux grands morceaux, un pour moi et l'autre pour Flora.

- Je ne trouve pas de mot pour te remercier, a dit le chef policier à grand-mère, occupée à trancher un troisième morceau du gâteau au chocolat qu'elle a tout de suite enfoncé dans sa bouche.
- Tu en veux aussi ?
- Non, merci. Je m'excuse d'être venu avec des menottes la semaine passée.

Il s'est tu un instant, pour attendre que grand-mère arrête de mâcher. Quelques secondes plus tard, il a repris son discours à voix basse, mais je l'ai

entendu tout de même, bien que j'aie fait semblant de jouer au ballon avec Flora :

- Je ne sais pas comment tu fais pour tout savoir. Si on me l'avait dit, je ne l'aurais pas cru.

Il a avalé sa salive.

- J'ai une grande dette envers toi et j'ai fait de mon mieux pour t'aider. J'ai parlé avec mes chefs, je leur ai assuré que tu n'étais pas dangereuse, que tu ne faisais pas de propagande contre le gouvernement. Personne ne va plus te déranger. Tu peux rester chez toi sans peur que l'on te convoque à la police. Mais tu ne dois plus exercer ton métier de voyante. C'est défendu par l'État.

Grand-mère a craché par terre un bout de gâteau et a appelé le chien :

- Tomi, viens !
- Sais-tu que j'avais un mandat d'arrêt ? Mais je l'ai annulé. J'ai fait même mieux : je suis allé chez un psychiatre qui t'a établi un certificat d'aliénation mentale.

Grand-mère avait enfin fini sa portion de gâteau.

- Mon fils, qu'est-ce que cela veut dire ? Je n'ai pas fait d'études.
- Cela veut dire que tu es déclarée irresponsable...
- Et c'est quoi, irresponsable ?
- C'est être folle, mais il s'agit d'une protection....
- Moi, folle ?
- Comprends-moi...

Mais grand-mère ne voulait pas comprendre.

- Tu n'as pas honte de me traiter de folle ?
- C'est à cause du règlement de l'État...
- Je me fiche de votre État de merde !
- Tais-toi, tais-toi, s'il te plaît !
- J'ai plus de cerveau que tous les membres du gouvernement pris ensemble. S'ils en savaient autant que moi, ce pays n'aurait pas été réduit à la misère.
- Je n'ai rien entendu ! Au revoir et bonne journée !

Le chef de la police nous a dévisagées avec inquiétude et a filé en pressant le pas. Grand-mère a regardé le gâteau avec mépris :

- Rien qu'un gâteau ! il ne m'a même pas tendu un petit billet. L'ingrat ! Viens Tomi, mange !

Nous regardions grand-mère, médusées. Soudain, elle a éclaté de rire :

- Je lui ai fait peur ! Vous avez vu ?

Et elle se réjouissait de son pouvoir, fortifié durant un demi-siècle. Mais il n'a pas duré davantage. Les gens ne venaient plus solliciter ses services, car ils risquaient la prison. La séance avec le chef policier s'est muée en chant du cygne pour Marietta. La peur de la police avait éveillé en elle des facultés extraordinaires ; la même peur a éteint par la suite une lumière d'intuition au fond de son âme. Dans la Demeure de Grands-Parents, les visiteurs sont devenus de plus en plus rares, et les présages, de moins en moins efficaces. D'autant qu'aucun de ses enfants n'avait hérité de ce don de voyance.

Le plus âgé et unique garçon, mon oncle, enseignait la gymnastique au lycée. Il avait été champion de boxe dans sa jeunesse et le resterait pour toujours : ce sport avait été interdit par le gouvernement quand mon oncle savourait sa gloire. Grand-mère, incapable de voir son fils recevoir des coups, n'avait jamais assisté aux matches ; ma mère y allait avec ses sœurs pour encourager l'éternel gagnant à frapper fort, et encore plus fort. Il n'a jamais été vaincu jusqu'à l'interdiction de la boxe comme sport violent, incompatible avec notre morale d'hommes nouveaux. Si tous ses supporters se sont soulés de désespoir le jour de la déclaration de cette nouvelle loi, l'oncle, lui, s'en est réjoui. Il venait de tomber amoureux d'une fille délicate : il lui fallait sacrifier la boxe pour qu'elle accepte de l'épouser. Le gouvernement lui a facilité la tâche et un beau jour de printemps, mon oncle a amené dans La Demeure des Grands-Parents une créature divine, capricieuse, gâtée, fille unique d'un vieux couple d'anciens bourgeois de Tirana.

La nuit de ses noces, assoiffée, la jeune mariée s'est levée de son lit pour s'emparer du seul récipient plein qu'elle a trouvé dans l'armoire du salon ; après en avoir avalé quelques gorgées, elle s'est rendu compte que le contenu de la carafe ne ressemblait à aucun autre. Elle avait raison. Grand-mère s'était réveillée la nuit et, ayant la flemme de descendre aux toilettes dans la cour, avait uriné dans la carafe d'eau aperçue sur la table du salon – un cadeau de mariage offert au couple par des invités. Elle avait ensuite caché le récipient dans l'armoire afin de verser le contenu le lendemain dans les toilettes. Elle était loin de penser que la jeune mariée l'avalerait durant la nuit !

Le matin, l'oncle eut du mal à comprendre les pleurs de sa femme adorée, et encore moins ses paroles :

- Ta mère s'est arrangée pour que je boive sa pisse !

Elle voulait partir tout de suite de cette maison de fous, où l'on pissait dans des carafes d'eau ! Mais l'oncle l'a suppliée de patienter : bientôt, elle se sentirait à l'aise et apprécierait cette famille étrange dans laquelle l'avait catapultée le destin.

Deux mois ont passé et la femme de mon oncle ne s'est pas accommodée à sa nouvelle existence. Il lui était impossible de vivre parmi cinq belles-sœurs, une sorcière et un ivrogne, même si grand-père ne lui a jamais fait de mal. L'amour de son mari, illimité et impérissable, ne lui suffisait pas ; la nostalgie de sa belle maison calme, propre, sans cris et sans étrangetés, lui rongait l'âme. Il faut être un peu bizarre pour aimer la bizarrerie. La femme de mon oncle ne l'était pas. Chiens et chats, dispersés partout dans les chambres, lui faisaient peur, tandis que les hallucinations de grand-mère l'horrifiaient. Le désordre et la désinvolture des habitants l'écœuraient. Le chant émouvant de mes tantes, juste après une dispute grave, la laissait sans voix. Leurs mensonges et leur fantaisie l'agaçaient au plus haut point. Il ne lui a pas fallu beaucoup de temps pour comprendre que dans La Demeure des Grands-Parents, la vérité n'existait pas.

Elle avait entendu une de ses belles-sœurs lui raconter une dispute, se plaindre et pleurer : elle lui avait donné raison. Mais la deuxième a relaté une version très différente de la même dispute, et la femme de mon oncle, bon gré, mal gré, s'est trouvée dans l'obligation de la croire, tellement cette deuxième version était convaincante. Pas autant que la troisième pourtant : la rapporteuse sanglotait encore plus fort que ses deux sœurs et avait des motifs encore plus plausibles. La femme de mon oncle en a conclu que la vérité demeurait dans le camp de cette dernière, jusqu'à ce que son mari démente les dires des trois sœurs avec un art aussi grand que le leur. Et là, la belle de la capitale a fait ses bagages. Comment continuer à vivre sans devenir folle en un lieu où chacun vous fait croire avec une habileté admirable qu'il détient la seule vérité ?

Si mon oncle ne l'a pas suivie, c'est par pure honte : un fils unique ne quitte jamais ses parents pour vivre dans la maison de sa femme, sauf s'il ne craint pas le ridicule. Mais à Korça cette race de gens n'existe pas. À Korça, les commérages tuent, enterrent et ressuscitent les habitants. On se chamaille avec ses parents, on les maltraite, on les méprise, on devient leur esclave, on les utilise, on profite d'eux, on leur rend la vie difficile, on les déteste, mais on ne les abandonne jamais. Mon oncle est donc resté avec les siens : malheureux, et pourtant fier d'avoir accompli son devoir. Quelques années plus tard, il s'est remarié. La deuxième bru de ma grand-mère ne possédait ni la délicatesse, ni les exigences de la première. Elle s'est habituée sans peine aux mensonges. Elle ne se plaignait pas de la saleté, des chiens et des chats. Elle apportait des gâteaux à sa belle-mère. Elle s'appliquait à plaire aux membres de la famille, et par-dessus tout à son mari, pour lequel elle éprouvait une admiration sans bornes. Douce et

prévenante, généreuse et aimable, elle le chérissait, le gâtait, le gavait. Afin qu'il ne marche que sur la soie et la laine, elle a orné La Demeure des Grands-Parents de tapis coûteux. Elle a fait peindre leur chambre nuptiale en rose, et y a disposé des meubles rares. Impossible de compter les dizaines de costumes qu'elle a offerts à son merveilleux mari. Obéissante et affectueuse, jamais elle ne lui cassait les pieds s'il rentrait tard le soir et ne le critiquait en rien ; au contraire. Il trouvait un bien meilleur vin à la maison qu'au bistrot, et petit à petit, il se mit à apprécier la compagnie de sa deuxième femme.

Toujours souriante, elle était arrivée à son septième mois de grossesse quand une nouvelle incroyable a bouleversé la ville de Korça : une employée de banque avait détourné plusieurs millions de son établissement ! L'accusation retomba sur la femme de mon oncle. Les policiers sont venus l'arrêter et ont confisqué beaux tapis, meubles de la chambre à coucher et ornements en or, extrêmement précieux. Selon la loi, dès que la somme volée s'élève à un million, le coupable doit se préparer à être exécuté. Mais il existe une clause pour les femmes enceintes : la mort est remplacée par un emprisonnement à vie, car il n'est pas permis de tuer un enfant dans le ventre de sa mère.

Ainsi s'est terminé en catastrophe le deuxième mariage de mon oncle. Personne à Korça n'avait envie de garder pour femme une voleuse, et encore moins lui, un homme honnête et respecté, ancien champion de boxe. Il a recommencé à faire le tour des bistrots, il est allé redemander sa main à sa Dulcinée de Tirana. La belle capricieuse n'avait pas changé d'avis : elle l'aimait, elle vivrait volontiers avec lui, mais pas à Korça, dans la maison sale, pleine de fantômes, d'étrangetés, d'animaux et de mensonges. Dix ans durant, il a supplié sa première femme de revenir à lui, et durant dix ans elle l'a supplié de revenir à elle. Aucun n'a fléchi. L'amour est lourd dans nos contrées, si lourd que les mariages sans amour causent moins de soucis. Après avoir pleuré et souffert, mon oncle est parti vers un autre destin : il a finalement épousé une enseignante de la région.

Entre temps, ses sœurs avaient quitté la maison paternelle pour rejoindre chacune un mari, sauf Vera, la toute dernière - la plus belle et la plus drôle. À ces atouts qui rendent difficile la recherche d'un partenaire convenable, s'en ajoutait un autre : sa taille. Vera mesurait un mètre quatre-vingt. Et si à la plage tous les hommes tournaient la tête pour contempler son corps élancé et admirer sa perfection, ils n'osaient pas aller à sa rencontre, tant ils se sentaient petits et moches. Mais Vera ne désespérait pas, Vera était perpétuellement amoureuse. Il lui suffisait de repérer de loin un mâle de grande taille pour écrire des lettres et des vers magnifiques à son intention. Parfois, elle composait des chansons mélancoliques, d'une beauté pétrifiante. Durant mes voyages de journaliste à Korça, je l'ai souvent trouvée dans l'entresol jouant de l'accordéon, entourée de cinq chats silencieux, **(et)** de Foxa et de Miki, qui aboyaient avec enthousiasme. Elle chantait, d'une voix parfaite, mélodieuse et émouvante, un amour malheureux et irréalisable. Une fois même elle avait failli participer à un concert

aux côtés de Sherco Dilani, un grand artiste des années soixante-dix qui a fini en prison pour avoir chanté les Beatles devant le public albanais.

Sherco et ma tante avaient terminé leurs études dans la même école primaire à Korça. Ils étaient restés amis ; tous deux adoraient la chanson ; Sherco se produisait devant des centaines de personnes, et ma tante devant sept animaux tout au plus. Depuis longtemps, le grand chanteur souhaitait sortir ma tante de sa cave où elle vivait séparée du monde, proférant des jurons chaque fois que la mélodie convenait mal aux textes. Ses injures auraient intimidé le plus courageux des chauffeurs : s'y trouvaient tous les mots du vocabulaire des voyous, pimentés de « chatte », « queue », « baise », et d'autres vulgarités étonnantes dans la bouche d'une fille instruite et vierge de surcroît ! Seuls les proches avaient droit à ses discours facétieux et drôles ; en public, ma tante s'affranchissait de sa terminologie particulière qui nous faisait pisser de rire et se convertissait en une fille comme il faut, sans extravagance linguistique. Son genre d'humour fascinait Sherco autant que sa voix. Un jour, il a décidé de donner un concert dans le petit village reculé de la région où ma tante enseignait, à condition qu'elle y participe.

Qui aurait refusé de chanter à côté de la plus fameuse voix d'Albanie ? Pas Vera. Elle a accueilli son célèbre ami avec reconnaissance et amour. Pendant qu'on préparait la scène improvisée au milieu du village, elle s'est enfermée avec lui pour répéter une chanson, afin que Sherco puisse l'accompagner à la guitare ; ensuite ils ont rejoint ensemble la scène. Tout le village s'était réuni, non seulement parce que Sherco Milani allait chanter, mais l'institutrice également. On l'attendait avec impatience. En arrivant sur scène, elle a trébuché sur les fils électriques répandus sur le sol.

- Ce serait bien que tu me présentes, lui a chuchoté Sherco à l'oreille.

Et il lui a tendu le microphone. Ma tante n'en avait jamais vu. Elle a pris l'objet dans sa main, l'a tourné de tous les côtés, l'a placé devant sa bouche et a dit à Sherco, à voix basse :

- C'est quoi, ce truc qui ressemble à une bite ?

Tout le village a entendu ces paroles prononcées par l'alto. Il n'y a pas eu besoin d'explications. Ma tante a compris ce que représentait l'objet déshonorant, et les villageois également. Que l'institutrice puisse prononcer de telles paroles, ils n'arrivaient pas à le croire. Au silence ébahi ont succédé les murmures, bientôt devenus hurlements : on ne laisserait pas éduquer les enfants par celle-là ! Seuls les élèves restaient cois, tant le scandale dépassait leur surprise. Ma tante a quitté la scène sous les injures de tout le village. Sa carrière musicale s'est achevée pour toujours. À la fin de la semaine, elle est partie enseigner ailleurs, dans un hameau encore plus éloigné de la ville de Korça.

Je suis allée lui rendre visite durant le dernier mois de la sixième primaire et j'ai décidé de finir l'année scolaire dans son école. Ma mère ne s'est pas opposée à cette décision ; au contraire. Après m'avoir bourrée d'huile de foie de morue sans que je grossisse d'un seul kilo, elle espérait que l'air de la campagne m'aiderait à prendre du poids. Ma maigreur l'inquiétait beaucoup plus que mes résultats scolaires. Elle m'a envoyé des vêtements supplémentaires par l'autocar et je me suis installée dans la chambre que ma tante partageait avec trois autres enseignantes, toutes originaires de Korça. À cette époque, elle s'était éprise de Guri, le professeur de physique ; je suis devenue sa confidente. Ensemble, nous faisions des plans pour attirer ce grand gars jusqu'à notre chambre, en faisant attention que nos colocataires ne se doutent de rien ; il me revenait de jouer l'enfant curieuse des lois physiques et de solliciter les explications de Guri concernant cette matière. Gentil et innocent, il répondait à mes questions, élaborées avec l'aide de ma tante. Elle s'arrangeait pour entrer dans la chambre au moment où Guri se préparait à partir. Elle lui proposait de boire un café et je devais inventer d'autres questions, le stock préétabli s'étant épuisé. Mais je ne m'intéressais vraiment pas à la physique, j'ai eu un jour l'idée de l'interroger à propos des animaux de la jungle, mon nouveau sujet de fascination après la lecture du livre de Kipling.

Quand je me suis écartée pour la première fois du chemin tracé, parsemé de questions liées à la physique, ma tante a failli verser la tasse de café sur le pantalon bleu ciel de Guri, tant elle a eu peur qu'il quitte immédiatement la chambre, faute de pouvoir donner de réponse. Mais, contre toute attente, Guri m'a donné des détails tellement intéressants sur mes animaux préférés que sa visite s'est prolongée plus tard que d'habitude. Il nous a même invitées dans sa chambre, qu'il partageait avec deux enseignants. J'étais ravie. Je m'apprêtais à entendre d'autres curiosités du monde des animaux, quand j'ai reçu de nouvelles consignes. Ma tante voulait que je trouve l'occasion, par exemple pendant que Guri me parlait du cobra, de lui poser des questions sur les qualités qu'il appréciait chez les femmes. Sous le coup des émotions éveillées par les histoires de Guri sur les tigres, j'ai oublié d'entamer le sujet du cobra ; ma tante m'a pincé trois fois le bras. Enfin, elle a introduit elle-même le sujet des serpents et je me suis reprise :

- Pourquoi dit-on que l'homme et la femme sont deux serpents qui dorment sur le même oreiller ?
- Parce qu'ils s'aiment et se haïssent en même temps, a répondu Guri.
- Je suis curieuse de savoir ce que tu aimes et ce que tu hais chez une femme, ai-je dit, extrêmement fière de moi d'avoir pu aborder la question sans même être passée par les cobras.

Ma tante m'a fait un clin d'œil qui signifiait « bien joué », mais Guri a tenté d'échapper à notre piège en fournissant des réponses vagues. Afin de

s'éloigner le plus possible des femmes, il s'est plongé dans la chasse aux lions, à laquelle il avait participé durant sa visite en Afrique. Je restai sans voix : j'étais devenue une grande oreille. Guri racontait avec tant de passion qu'il aurait fallu aimer à la folie sa tante pour se souvenir des consignes. Elles devenaient chaque jour plus précises et augmentaient à proportion de la tension des histoires racontées par Guri. À la rencontre suivante, je devais lui demander, toujours avec tact et en passant par des animaux, s'il était amoureux.

- De telles choses ne se disent pas, a répliqué Guri en riant. Mais si tu veux en savoir plus sur les singes, je suis prêt à satisfaire ta curiosité. J'en ai vu plein en Afrique.

Et nous avons continué notre discussion au sujet des gorilles. Ma tante est restée sur sa faim :

- Tu penses qu'il m'aime ?

Je ne savais que répondre : toujours plaisant et disponible, ce mec restait indéchiffrable. Mais l'été nous a fourni la solution de l'énigme. Par un beau jour de soleil, Guri a fêté ses fiançailles avec une fille de Korça, sa voisine d'enfance. Le matin, ma tante a pleuré, mais dans l'après-midi nous sommes allées féliciter notre ami d'avoir fait son choix, évidemment avec un cadeau pour l'occasion. Et ce jour-là, en guettant les regards furtifs que Guri jetait à ma tante, j'ai compris qu'il l'aimait, mais je n'ai pas compris pourquoi il se fiançait avec une autre. Quand nous sommes entrées, il a rougi ; avec des mains tremblantes d'émotion, il a reçu le cadeau des fiançailles. Et au moment où j'ai mentionné les éléphants d'Afrique, tandis que ma tante courait vers les toilettes pour verser discrètement ses dernières larmes d'amour, Guri a renversé son verre de vin rouge sur le tapis blanc du salon. J'attendais sa réponse : avait-il préféré le nord ou le sud de l'Afrique ?

- Il n'a jamais quitté l'Albanie, a précisé sa fiancée en riant.

J'étais très choquée. Avec impatience, j'attendis le retour de ma tante pour lui révéler cette horrible vérité. J'ai dû patienter dix minutes, tant il lui a fallu du temps pour sécher ses larmes. Le visage frais et souriant, elle a enfin regagné le salon. Je l'ai tout de suite informée :

- Sais-tu que Guri n'est jamais allé en Afrique ?
- Bien sûr. Imagine : quel Albanais a fait la chasse aux lions en Afrique ? On ne peut même pas aller jusqu'en Grèce. Maman ne peut voir les siens, qui sont à peine à une heure de route. À part quelques rares fonctionnaires qui circulent pour des raisons d'État et des sportifs

de haut niveau qui participent à des olympiades, personne n'a le droit de voyager à l'étranger. Comment voudrais-tu que Guri soit allé en Afrique ?

- Mais moi, je croyais...
- Que tu es naïve ! s'est-elle exclamée. C'étaient des plaisanteries et de la fantaisie, ses histoires. Tu y as cru ?

Et elle a ri. Tout le monde a ri de moi jusqu'à ce qu'un homme d'un certain âge, petit de taille, ait pénétré dans le salon. Guri nous l'a présenté comme son beau-père, le chef du bureau de placement de la région.

- Si vous en avez marre de la campagne, venez me voir, a-t-il proposé à ma tante.

Elle a pâli, et moi aussi : nous avons tout de suite compris le sens des fiançailles de notre adorable conteur. Ainsi ne nous sommes-nous pas étonnées d'apprendre que Guri ne retournerait plus enseigner la physique au village, car il était nommé directeur d'une école à Korça. Et pourtant, j'ai gardé à jamais la nostalgie de nos belles soirées, même après la révélation amère sur les prétendues aventures de Guri en Afrique. Non moins nostalgique, ma tante a écrit une merveilleuse chanson : « Tu es parti sans me dire adieu / dans mon cœur à vie tu resteras / ton retour, je le guette en vain / pour moi un autre amour il n'y aura pas. »

Cependant, quand je suis montée quelques années plus tard à Korça, un nouvel héros assombrissait le ciel bleu de ma tante : il jouait de la guitare et enseignait la musique. Cette fois la relation semblait plus avancée, car j'ai trouvé ma tante, d'habitude en train d'écrire des poèmes ou de chanter parmi ses bêtes, préoccupée à rédiger un monologue dans l'entresol.

- Tu arrives à propos, m'a-t-elle dit en guise de bonjour. J'ai besoin de ton avis.

Elle a commencé à me lire le monologue à l'intention du professeur de musique, qu'elle allait apprendre par cœur afin de le lui réciter le lendemain. Un doute la tourmentait : fallait-il verser la larme prévue après le deuxième, ou le troisième paragraphe ? Mon choix serait capital, car elle n'arrivait pas à se décider. J'ai jeté un coup d'œil sur son papier et j'ai lu le mot « larme » placé entre parenthèses dans deux endroits, comme dans les pièces de théâtre que nous avons étudiées au lycée. Difficile de choisir, la larme allait bien dans l'un comme dans l'autre cas.

- C'est mieux de l'essayer pour de vrai, lui ai-je proposé.

Et j'ai eu droit à un monologue d'amour de première qualité, récité avec talent et émotion. Je me délectais. Tout à la fin, ma tante m'a demandé :

- Alors ?
- C'était très beau.
- Mais... la larme ?
- Excuse-moi, j'étais tellement prise par l'interprétation que je n'ai pas fait attention à l'endroit où tu l'as versée...

Ma tante s'est énervée :

- Ce n'est pas possible ! Je fais tout ça et toi... tu oublies le principal ! Sais-tu combien d'émotion ça me coûte ? Tu crois que c'est facile de pleurer ?

Et elle s'est mise à sangloter de colère.

- Je pense que la larme va quand même mieux durant le troisième paragraphe, ai-je affirmé après réflexion. La tension monte, et il te sera plus facile de la verser le plus loin possible du premier paragraphe ; d'un autre côté, il ne faut pas que tu commences en pleurnicharde ni que tu finisses en larmes. Durant la récitation du quatrième paragraphe, la larme aura séché et tu recouvreras toute ta dignité à la fin du monologue.

Tante Vera a trouvé mon raisonnement irréfutable :

- Bravo ! Nous deux, nous faisons une bonne équipe. Aucune paire de couilles ne pourrait nous résister.

Le lendemain, j'ai appris que le musicien avait des couilles en fer : le monologue ne l'avait pas ému. Ma tante a composé des chansons tristes à mourir, dont l'interprétation était entrecoupée par nos fous rires. Elle pleurait en riant, et je riais en pleurant. Entre deux rires et deux sanglots, nous chantions des airs dédiés à ce grand con qui n'avait pas su apprécier l'amour d'une femme originale et incomparable : « Un jour peut-être auras-tu des regrets / mais ce qu'on perd une fois, on ne le retrouve jamais. » Ma tante se donnait beaucoup de mal à me corriger chaque fois que j'émettais une fausse note. À la fin de mon séjour à Korça, mes capacités musicales s'étaient énormément améliorées. Mais j'étais triste. Dans le train qui me ramenait à Tirana, j'apercevais des femmes beaucoup plus ordinaires que ma tante, accompagnées de leur mari. N'y avait-il pas un homme pour elle ? J'ai fait le tour des voitures et je me suis arrêtée devant un individu de grande taille, d'aspect fort agréable. Je me suis assise à

côté de lui et j'ai tout de suite lié conversation. Il était médecin. Aimait-il les femmes grandes ? Oui, il les adorait, surtout celles qui avaient de l'humour. Aimait-il la musique ? Encore plus que la médecine. Et la poésie ? Avec fierté, le médecin m'a montré un bloc-notes dans lequel il avait l'habitude d'écrire des vers qui lui venaient à l'esprit durant ses voyages. J'exultais. Hors de moi, je lui ai posé une question tout ordinaire :

- Vous voyagez beaucoup ?
- Oui, parce que je travaille à Elbasan et que ma femme habite Tirana.

Fin de la conversation. J'ai changé de place, tant il m'énervait maintenant ! Un homme parfait devient haïssable dès qu'il est marié. Ils étaient tous mariés, les hommes parfaits. J'en ai connu beaucoup : à la plage, dans le bus, à la bibliothèque et en faisant la queue pour acheter du poisson. Dès que je voyais un homme grand de taille, je m'en approchais pour savoir s'il avait déjà une épouse. Impossible de poser la question de but en blanc : il fallait jongler en parlant du temps, des films, de la famille en général pour atteindre ensuite le point d'atterrissage. À la recherche d'un mari pour ma tante, j'ai acquis une immense facilité dans le contact avec les autres. D'été en été, d'année en année, j'explorais tous les hommes grands d'allure intellectuelle, sans pouvoir en ramener un seul à mon adorable tante qui continuait à jouer de l'accordéon dans l'entresol avec un nouveau but : apprendre à Foxa une toute petite chanson.

- C'est une chienne très intelligente, me disait-elle. Si j'ai de la patience, elle arrivera un jour à transformer ses aboiements en paroles ; elle y est presque, écoute bien : elle ne dit plus ham-ham, mais maman.

J'ai tendu l'oreille et j'ai dû me rendre à l'évidence. Si tous les chiens dans des régions francophones font « hum-hum », en Albanie ils font « ham-ham », alors que Foxa faisait « maman ». Mais je restais encore plus sceptique sur les acquisitions verbales de Foxa que sur le mariage de ma tante.

- Au ministère, tu n'as pas remarqué quelqu'un qui me conviendrait ?

Maintenant il ne s'agissait plus de célibataires, mais de divorcés - extrêmement rares - et de veufs - une espèce en voie de disparition. Les veuves, au contraire, fleurissaient. Je ne sais pas pourquoi les hommes mouraient plus facilement que leurs épouses ; peut-être parce que la manie de persécution, liée à la peur du régime - une maladie aussi courante que la grippe, chez nous - les touchait plus. Et même mon grand-père maternel est mort plus tôt que sa femme, malgré son adage : « La politique, je m'en torche le cul. » S'agissait-il d'une solidarité masculine ? Grand-mère l'a pleuré à chaudes larmes, et ses cris de

douleur sont montés plus haut dans le ciel que ses vociférations d'autrefois. Mon oncle aussi a sangloté de douleur sur la tombe de son père, avant de gémir de colère et de honte une fois l'enterrement fini : grand-père avait légué la maison à Vera, et non pas à son fils unique, comme la coutume l'exigeait. N'avait-il plus aucune illusion sur le mariage de sa fille chérie, la toute dernière, la plus belle et la plus drôle ? Craignait-il qu'elle ne devienne une charge pour l'ancien boxeur, alors qu'en tant que propriétaire elle serait respectée ?

Il s'est trompé, grand-père. Les disputes entre mon oncle et ma tante ont pris des proportions démesurées. Le frère profitait de chaque petite occasion pour rendre la vie difficile à sa sœur qui, selon lui, aurait manipulé leur père afin qu'il commette cet acte déraisonnable et ridicule. Elle eut donc une raison de plus pour se marier, la vie dans le même lieu que son frère lui devenant insupportable. Impossible de le mettre à la porte ; à cause de la pénurie de logements dans notre système socialiste, ma tante était théoriquement propriétaire, mais en pratique elle subissait son « locataire ». L'ironie du destin a voulu que mon oncle soit grotesquement puni d'avoir rompu avec sa première femme uniquement pour ne pas quitter une maison dans laquelle il deviendrait un jour l'intrus. Père de deux filles nées de son troisième mariage et d'un garçon aîné, grandi en prison et pour lequel il n'avait jamais manifesté la moindre curiosité alors que la rumeur le décrivait comme une sorte de génie d'une beauté éblouissante, mon oncle continuait à enseigner la gymnastique dans le lycée de Korça, alors que sa sœur courait chaque matin pour atteindre son nouveau village en autocar. Après la mort de grand-père, sa demande de rapprochement avait été prise en considération. Ma tante Vera ne partageait plus sa chambre avec trois copines ; elle possédait toute une maison devenue inhabitable !

- Il faut absolument que je me marie !

Je me sentais coupable de ne pas avoir réussi à lui trouver un mari. Ses prétentions avaient diminué ; il n'en restait qu'une : la taille. Car même si ma tante était d'accord d'épouser un homme plus petit, aucun Albanais n'accepterait à ses côtés une femme plus grande que lui. Durant mon voyage de retour à Tirana, je n'ai plus cherché d'hommes grands dans le train : par expérience, je savais déjà qu'ils étaient pris.

- Je n'ai encore jamais rencontré un homme grand, d'un certain âge, convenable et libre, ai-je dit plein de désespoir à Anita, encore célibataire.

Malgré sa beauté, ses diplômes universitaires, sa générosité et son intelligence, les Albanais hésitaient à la demander en mariage, parce qu'elle avait été fiancée une fois à l'âge de dix-huit ans et n'était donc plus vierge. Alors que sa sœur cadette avait quitté le nid, Anita habitait toujours à droite de

ma maison, avec sa mère devenue veuve - inlassablement ouvrière dans l'atelier des gâteaux - et sa grand-mère Hatibé, encore vivante après avoir enterré trois maris, paralysée, clouée au lit depuis des années.

- Moi si, m'a-t-elle répondu. D'ailleurs, j'en ai un au travail.
- Grand ?
- Oui.
- Libre ?
- Oui.
- Et gentil ?
- Très gentil.

Je me suis rafraîchi le visage avec de l'eau pour me remettre de cette nouvelle.

- Tu penses qu'il serait bien pour Vera ?
- Oui, ils iraient bien ensemble, a répondu Anita après quelques instants de réflexion.
- Pourrais-tu faire l'entremetteuse ?
- Je vais lui demander s'il a envie de connaître une enseignante de Korça, m'a-t-elle promis.
- Dis-lui qu'elle a un corps de rêve et un visage encore beau.
- Oui.
- Qu'elle détient deux diplômes universitaires, l'un en histoire et l'autre en géographie.
- Mais lui, il n'a pas fait d'études supérieures.
- On s'en fout. Dis-lui aussi qu'elle a beaucoup d'humour, qu'elle est très généreuse, qu'elle chante comme une déesse, qu'elle écrit des vers et qu'elle aime les animaux ! Ça montre une âme noble, n'est-ce pas ?
- D'accord. Et quoi d'autre ?
- Dis-lui qu'elle possède une maison, ai-je ajouté enfin.

Difficile d'attendre une réponse jusqu'au lendemain dans l'angoisse ! J'avais supplié Anita de me téléphoner au ministère pour m'informer si son collègue acceptait de faire la connaissance de mon adorable tante.

- Il en serait enchanté, a prononcé Anita au bout du fil, et le récepteur m'est tombé des mains.

Ce n'était pas une blague. Une semaine plus tard, Vera est venue à Tirana, pleine d'espoir – et de plans :

- Les animaux, je vais les prendre avec moi. Tu penses qu'il sera d'accord ?
- Attends de le voir d'abord, ensuite on peut entrer dans des détails.
- Ce n'est pas un détail, mais une chose très importante. Foxa mourrait de chagrin si je partais. Et le chat persan, que j'ai recueilli à moitié mort dans la rue, ne pourrait survivre à un deuxième abandon.

Une heure avant de partir pour le rendez-vous, pendant que je lui maquillais les yeux et qu'Anita lui mettait du vernis à ongles, ma tante m'a donné la consigne :

- Tu demanderas à mon futur mari s'il aime les animaux dans les premières cinq minutes, car ce serait con d'apprendre qu'il les déteste après une heure et demie de conversation. N'oublie pas !

J'y ai pensé sur le chemin jusqu'au café du rendez-vous, tout en questionnant Anita à propos du mec que nous attendions : afin de choisir une place où la lumière serait favorable à Vera, j'avais suggéré qu'on y aille une demi-heure à l'avance.

Le prétendant est arrivé, habillé sur son trente et un ; la cinquantaine grisonnante, pas très grand mais pas petit non plus, souriant et timide, il s'est assis sur la chaise vide, d'où tante Vera rayonnait à contre-jour. En une semaine d'espoir, elle avait rajeuni de dix ans. Détendue et gaie, elle lui posait des questions sur son travail, alors que je regardais par la fenêtre afin d'apercevoir un chat et de me débarrasser ainsi de la consigne en disant « spontanément » :

- Il est mignon ce chat, n'est-ce pas ?

Si le prétendant se joignait à mon enthousiasme, il aurait réussi le test ; sinon, il faudrait creuser plus profondément. Ma stratégie était irréprochable, mais il manquait un seul détail : le chat. Dix minutes s'étaient écoulées et aucun mangeur de souris n'est apparu à l'horizon. J'ai croisé le regard impatient de ma tante et j'ai improvisé :

- Je suis un peu inquiète, car mon chat attend des petits et nous ne savons qu'en faire ; c'est très douloureux de les supprimer, mais il nous est impossible de garder quatre nouveaux chatons chaque année.
- J'en prendrais volontiers un, s'est avancé le prétendant.

J'ai rougi : après dix ans de torture dus aux petits de notre ancien chat, une femelle, nous avons maintenant un mâle. Que dire ? Ma tante m'a sortie du pétrin :

- Pas besoin.

Elle s'est adressé au prétendant avec son plus beau sourire :

- Tu en auras cinq.

Quelques mois plus tard, un étrange camion amenait à Tirana une vierge qui chantait à tue-tête, une vieille de quatre-vingts ans et sept animaux. Ils se sont tous installés dans un appartement minuscule à la périphérie de la ville. Et au bout de neuf mois, à la surprise de tous, une petite fille est née. Hélas, par un impitoyable coup du destin, elle a contracté une méningite. À l'âge où tous les bébés commencent à marcher et à prononcer leurs premiers mots, elle a été réduite pour toujours à l'état de légume. De chagrin, son père a eu une attaque cardiaque et il en est resté paralytique. Ma tante a résisté à ces chocs funestes. En compagnie d'animaux devenus fous au fil du temps et d'une vieille mère qui perdait petit à petit la mémoire, tante Vera a continué héroïquement à prendre soin de sa fille gravement handicapée et de son époux cloué au lit. Peut-être déplorait-elle son sort en silence, jusqu'au jour où les témoins de Jéhovah ont frappé à sa porte. Ils lui ont promis le royaume des cieux, le bonheur éternel, un monde parfait dans lequel sa fille déficiente serait une reine. Quelle mère n'y aurait pas cru ?

C'est ainsi que dès son vivant, ma tante a quitté ce monde qui n'était pas fait à sa mesure pour embrasser l'univers de Dieu. Elle me téléphone uniquement pour me convaincre de rejoindre les témoins de Jéhovah :

- Tu ne peux pas imaginer à quel point je suis heureuse grâce au Seigneur ! J'ai trouvé la paix que je cherchais en vain durant toutes mes années d'existence inutile.

J'essaie de lui parler de mes projets littéraires, mais elle me coupe la parole :

- Tout ce que tu fais est illusoire ; rien n'a d'importance ici sur terre. Je regrette que tu sois encore dans l'ignorance, incapable de recevoir la lumière de Dieu.

Elle se tait un instant pour reprendre :

- Je te parle ainsi parce que je t'aime. Quand la fin du monde arrivera, je veux que nous soyons ensemble. Mais il faut que tu trouves Dieu pour être sauvée.

Je lui pose des questions sur sa fille.

- Elle va merveilleusement bien, et se prépare à être reine.

À dix ans, elle ne marche pas, elle ne parle pas, son regard est vide. Ma tante continue :

- Ma fille est la personne la plus chanceuse sur terre, car le royaume du ciel lui est généreusement offert.

À mes questions sur la santé de son époux, elle répond :

- Dieu a été miséricordieux avec nous. Mon mari aussi, pour avoir tant souffert, gagnera le ciel.

Il ne reste plus personne à propos de qui je pourrais poser des questions : grand-mère est décédée après avoir vécu des années entières sans se souvenir d'aucun événement passé au-delà de ses dix-sept ans, et en appelant toujours sa fille par le prénom de sa jumelle disparue. Foxa a été tuée par la police car elle commençait à mordre les habitants de l'immeuble, et Miki n'a pas survécu à une indigestion. Le chat persan s'est perdu pour de vrai, alors que ses pairs, de race moins prestigieuse, se sont éteints l'un après l'autre, sans faire de bruit, dans la pénombre de l'appartement à Tirana, infiniment moins vaste que La Demeure des Grands-Parents, maintenant propriété d'une famille de paysans convertis en citoyens.

Après avoir enlevé les deux pierres plates, témoins d'une époque où les voisins se parlaient, les propriétaires ont substitué à la vieille porte en bois une nouvelle, en acier massif, moche mais suffisamment grande pour laisser passer leur voiture. Toutes les fenêtres sont munies de barreaux en métal. La plus grande partie du jardin est transformée en garage, et les pots de persil et de menthe, toujours à portée de main, ont été jetés en signe de protestation contre la vie rurale. La Demeure des Grands-Parents, faite de pierres et de bois, semble se courber sous le poids du fer. Ma tante l'a vendue pour un prix ridicule, afin de pouvoir s'installer avec sa famille en Grèce, où les témoins de Jéhovah sont plus nombreux et plus respectés par le peuple. Chez nous, malgré l'éclosion récente des sectes, Dieu reste encore une curiosité, une relique ou une création de la fantaisie humaine. Quant à moi, en dépit de mon éternel amour pour ma tante, je n'arrive pas à supporter la présence divine dans chacune de ses phrases.

- Depuis que je suis devenue une adepte des témoins de Jéhovah, je t'aime d'un amour parfait, me dit-elle.

Je préférais de loin son amour imparfait d'autrefois. J'ai les larmes aux yeux, je ne peux rien dire, je ne peux poser de questions sur rien, car Dieu prend toute la place. Et tandis que je rumine dans mon for intérieur des phrases contre lui, ma tante chante à l'autre bout du fil :

- "Tu es parti sans me dire adieu / dans mon cœur à vie tu resteras / ton retour, je le guette en vain" etc., etc. Te souviens-tu ?

En guise de réponse, de grosses gouttes douloureuses jaillissent de mes yeux rougis. Des larmes amères d'impuissance et de compassion entrecoupent mes paroles :

- Comment pourrais-je oublier ?

Mais Dieu se mêle aussitôt à mes souvenirs sacrés :

- Maintenant je ne chante plus ce genre de chanson ; je psalmodie uniquement des louanges à Notre Créateur. Voudrais-tu qu'on fasse un duo ensemble ? Mais d'abord, il faut que tu trouves le centre des témoins de Jéhovah en Suisse. Promets-le moi.

Je ne lui promets pas. Nous n'avons plus rien à nous dire, aussi nous raccrochons. Je me console à l'idée qu'au moins, elle semble heureuse. Qu'importe si Dieu me l'a prise, du moment qu'il lui a ouvert une porte d'espoir. J'en serais incapable. Dans mon âme, je garde intacte son image précieuse et unique ; dans ma valise soupirent ses anciennes lettres, rangées dans un dossier à part. Elle avait l'habitude de m'écrire durant ses moments d'immense tristesse liée à une déception amoureuse, sans jamais omettre de joindre le texte des chansons composées à cette occasion. Pour ma part, je lui adressais de longues lettres sur la connerie des hommes et de courtes missives chaque fois que je me trouvais

À LA PLAGE

pour l'informer que je n'y avais pas vu encore un corps plus beau que le sien. Les yeux fixés sur le bord de la mer, je matais les passantes en maillot de bain, jamais les passants : impossible de flasher sur des mecs vêtus d'un slip. Ils me semblaient ridicules, dépourvus de l'esprit que seul l'habit confère aux hommes. Même mon père perdait tout son sérieux à la plage. La peau rougie, le maillot de bain bleu foncé rempli d'eau de mer et de sable, des lunettes de soleil grotesques sur le nez et un livre dans les mains, il ressemblait plus à un arlequin

qu'à un homme tragique au destin particulier. La plage était remplie de créatures semblables, étendues au soleil, toujours un peu plus grasses qu'en ville, plus écarlates et plus bêtes. Dans des cagibis rangés l'un à côté de l'autre, les gens se serraient comme des sardines afin de pouvoir jouir de la plage, pendant quinze jours et dans des conditions infernales : le robinet d'eau et les toilettes communes pour cent cinquante personnes se trouvaient à l'extérieur. Notre logis de vacances, loué pour deux semaines, était fait de quatre cloisons de bois, entre lesquelles on mourait de chaleur. Tous les objets nécessaires à la vie quotidienne devaient être apportés de chez soi : lits, poêles, draps, baquets, vaisselle. Pour acheter de la nourriture, il fallait patienter devant les boutiques : la queue interminable rendait la saveur des mets incomparable à aucune autre !

Et on se réjouissait tellement d'aller à la plage ! Face à la mer, tout devenait magique. Il suffisait de regarder le bleu infini pour se sentir immortel, et d'y plonger une seule fois pour que le mal aille au diable. Située à trente-huit kilomètres de Tirana, la plage représentait la liberté, le repos, l'extravagance. Sur des camions remplis d'ustensiles de cuisine, d'escabeaux, de tables et de linge, les habitants de la capitale cheminaient vers le rêve. Il était possible d'y accéder également par le train, plein à craquer tous les dimanches. Si les jours de la semaine, avec un peu de chance, on trouvait une place pour s'asseoir, le dimanche, même l'air du compartiment devenait irrespirable. Mais ce détail infime ne nous empêchait pas de remplir le train. Qu'était une heure de souffrance respiratoire, de mal de cœur, de nausées et de compression, comparés à la jouissance face à la mer ? Au bonheur de s'étaler sur le sable ? À l'extase au contact de l'eau salée ?